

# Le Galepin

- BLEU -

n°24 - 1<sup>er</sup> novembre 2019



# n°24 – Sa dernière lettre

## Sommaire

MICHEL LE DROGO	
MESSAGE EN SOUFFRANCE	3
MARIO LUCAS	
IL EST VIVANT	6
RÉMI LEHALLIER	
LE BALCON SUR LA MER	8
MARC FRÉTOY	
MON ÂME RUE ABEL LANCELOT	11
ROGER WALLET	
L'ADIEU, VILLON	14
SYLVIE VAN PRAËT	
SA DERNIÈRE LETTRE	17
SYLVIE TURLAIS	
SILENCE	20
BERNARD BOUCHOT	
LETTRE À FÉLICIE	21
NADINE FOUCHET	
JEU DE MOTS, JEU DE VILAIN	28

## MICHEL LE DROGO

### MESSAGE EN SOUFFRANCE



*« La fiction, c'est la part de vérité qu'il existe  
en chaque mensonge. »*

Stephen King

IL AVAIT CONSTRUIT UNE BARRIÈRE pour m'empêcher de me précipiter sur la route qui traversait le village. Mais, avec six bouts de planches, pour se faire pardonner, il m'avait fabriqué une auto. Une photo où je plastronnais, assis en barboteuse, les mains posées sur un volant imaginaire, avait été prise. Je me rappelle l'avoir vue un jour... Le reste, on me l'a souvent raconté. À deux ans, j'arrivais quand même à disparaître de la cour barricadée. C'est en trouvant une ceinture de tissu encore accrochée à la ronce d'un talus en contrebas du pré mitoyen de la chaumière des grands-parents qu'on avait compris comment et donc réagi. Du coup, l'oncle m'avait à nouveau apprivoisé en me cuisinant mes premières frites!

Au retour de la guerre d'Algérie, il avait trouvé un logement à Paris, et mon père l'avait fait embaucher dans l'entreprise où lui-même travaillait. Dans les Aurès où il avait été blessé, c'est la radio qu'il portait sur le dos au cours de l'embuscade qui lui avait sauvé la vie. Mais c'est à l'âme qu'il avait été aussi atteint : on devinait à ses récits des soirs de bringue avec ses coteries quelle part du mal lui était restée.

C'est à l'armée qu'il avait passé son permis de conduire : il en avait gardé une certaine rudesse dans le passage des vitesses. Mais son expérience et sa disponibilité en avaient fait notre indispensable second conducteur lors des excursions de rodage des premières voitures neuves de mon père. Au premier plan de la photo, la calandre d'une nouvelle Renault avec sa plaque minéralogique, puis l'oncle au bord de la nationale qui se rétrécissait tout au fond.

« Tu ne rouleras pas trop vite surtout » lui avait recommandé plus tard ma mère en me voyant m'installer dans sa 11 CV noire pour des vacances au village, cinq cents kilomètres à l'ouest.

« Ne t'inquiète pas, le moteur est bridé », avait-il affirmé en riant l'air épanoui.

N'empêche, on n'avait pas traîné en chemin. Jamais, à douze ans, je n'avais vu le paysage défiler à une telle vitesse. À nous la liberté!

Quelques années plus tard, il s'était marié, le célibataire endurci qui avait été de toutes les fêtes familiales! Lui qui adorait ses neveux et nièces avait eu toutes les peines du monde à se faire accepter de sa jeune belle-fille en pleine crise d'adolescence...

On avait fait la fête toute la nuit, avec la soupe à l'oignon et le chocolat de l'aube aux mariés. Là c'est moi qui avait pris les photos, et j'en ai encore conservé quelques-unes. Celle où les mariés sont attablés côte à côte, assis sans affectation sur une banquette de moleskine, est la plus belle de toutes. La mariée en robe noire porte une voilette et un chapeau assortis à son manteau blanc. Elle exprime, avec des yeux rieurs, un bonheur apaisé, tout comme son compagnon, à la mise impeccable dans son élégant complet anthracite. Leur affection mutuelle, fruit de la maturité, ne se sera pas démentie jusqu'à la fin...

Combien de dimanches avons-nous passés dans le studio de l'oncle et de la tante qui s'étaient installés en proche banlieue sud-ouest comme mes parents et comme un autre oncle maternel déjà père de famille.

Après 1968, certains jours de grève, l'étudiant que j'étais rejoignais les deux oncles ouvriers pour des après-midis de discussions.

Puis il s'était installé dans l'Ouest avec sa femme et leur fille.

La famille avait éclaté à la mort de ma grand-mère, restée veuve de longues années durant: je ne sais même pas si ma mère, l'aînée des enfants, avait été avertie de la vente de la masure par un oncle habitant un proche hameau, et qu'on ne voyait plus depuis l'enterrement où s'étaient produites des scènes pénibles tout à fait inimaginables dans mon enfance. Et dont les parents étaient revenus, blessés à jamais.

Dans tous les rameaux épars de la famille à présent désunie, des petits-enfants étaient nés, et avaient grandi sans se connaître les uns et les autres.

Mes parents vieillissant, je me rapprochai de certains de ses membres très liés à mes souvenirs d'enfance chez les grands-parents.

Le petit pavillon en meulrières de l'oncle devenu veuf se trouvait à mi-chemin de la route des vacances d'été, et ma femme et moi y faisons halte souvent pour prendre des nouvelles. Toujours alerte, l'oncle nous guidait dans son jardin et nous offrait des légumes frais ou des cerises.

Il nous entretenait longuement de ses petits-enfants, mais aussi des nièces et neveux qu'il n'avait plus revus depuis des années. Parfois, nous avions à lui communiquer quelque maigre nouvelle. Il nous interrogeait beaucoup sur mes parents à qui nous rapportions ces échanges.

J'ai peint la dernière fleur ramenée de son petit paradis, un magnifique arum que j'avais entouré d'iris bleus cueillis dans une zone humide à deux pas de la mer: j'ai gardé longtemps l'image de cette gouache comme écran de veille de mon téléphone portable.

À la mort de mes parents, quelques membres des deux familles, quelques neveux et nièces, quelques vieux amis tinrent à les accompagner dans leur ultime voyage. Plusieurs nièces absentes convinquirent leurs parents d'envoyer, qui une fleur, qui un billet, qui un message écrit ou téléphonique. Enfin pas toutes. Lui nous laissa sans nouvelles...

Avait-il oublié la sollicitude de sa sœur envers lui lorsqu'il était venu, seul et sans ressources, s'aventurer dans la métropole inconnue ? Il ne pouvait pas ne pas s'être rappelé l'aide et le soutien reçus ! Quarante années de souvenirs... S'était-il laissé anesthésier par les années d'absence ? Pire, avait-il, avec l'âge et la solitude, cédé comme bien d'autres à l'aigreur et au ressentiment ? Ou bien avait-il craint de paraître venir trop tard, quand tout était consommé ?

J'étais trop ulcéré pour avoir le cœur de rentrer en contact avec lui. Les mois suivants, nous renoncâmes même à notre étape sur la route de l'été.

Ma dernière rencontre avec sa belle-fille remontait à quarante années, pendant lesquelles nous nous étions absolument perdus de vue. Ce fut elle qui me téléphona, l'hiver suivant, un dimanche soir de décembre : « Papa nous a quittés, ses obsèques... » indiquait le message laissé sur le répondeur. Je m'y rendis doublement chagrin, et comme je voulais reprendre le train dès la fin des cérémonies, ma cousine insista pour me déposer à la gare de la métropole qui desservait Paris.

« Tu comprends, avec sa petite retraite, il avait fini par louer sa maison en ville. Il disait vouloir se rapprocher de maman auprès de qui il repose à présent. Il nous parlait de vous après chacune de vos visites. Il y a peu, il s'inquiétait que vous vous soyez arrêtés pour rien, rue de la Préfecture, l'été dernier... »

La première lettre qui me parvint, deux mois plus tard, fut celle d'un notaire. Elle me déclarait – comme mes autres cousins et cousines – au nombre des héritiers désignés par l'oncle décédé.

Un an après la mort de mes parents, je reçus un dernier courrier dont j'avais été l'expéditeur, qui n'avait pas été distribué à son destinataire, et que je n'avais plus besoin d'ouvrir. Sous l'enveloppe légèrement cornée aux coins et marquée de plusieurs tampons, le faire-part de deuil ne serait jamais lu par personne.

Je le conserve depuis comme dernière lettre de l'oncle aimant qui n'écrivait jamais.



IL EST VIVANT

LE BAC EN POCHE, IL AVAIT DÉCIDÉ DE FAIRE SON BALUCHON et de partir à l'aventure, parcourir le monde comme il disait. Les parents cherchèrent tous les arguments pour le retenir. Mais en vain.

Partir comme Kerouac, parcourir le monde, faire des découvertes, des rencontres et, pourquoi pas, écrire un bouquin sur ses pérégrinations.

Prendre quelques affaires, un duvet, un carnet, un crayon, tout glisser dans un sac à dos et basta ! Adios muchachos.

Sans but précis, hormis celui de découvrir d'autres territoires, il arpenta les routes à l'aveuglette, un jour à gauche, un jour à droite, avançant comme un nuage léger dans un ciel d'azur, semant ses amours au gré du vent. Se mêler à la foule, aider les autres autant qu'il le pouvait, se forger une nouvelle vie, revivre, en quelque sorte les aventures du Che sur sa moto. Oh, il n'avait rien d'un révolutionnaire, juste avancer sereinement, avoir l'impression de vivre. Il en oublia de donner de ses nouvelles à ses proches, il était ailleurs. Égoïstement peut-être, mais pas sûr.

– Mais il est parti où ? Pourquoi ne nous donne-t-il pas des nouvelles, où il est, ce qu'il fait ? On l'a pourtant choyé jusqu'à maintenant !

Ils ne pouvaient pas savoir, Marc n'avait pas de rancœur, juste vivre sa vie.

Il parcourut le monde, en long, en large et en travers, s'attardant parfois un peu plus longtemps en certains endroits.

Trois ans passèrent ainsi, ses parents se mirent à penser qu'il lui était arrivé quelque chose de grave, qu'il avait fait de mauvaises rencontres, ils pleurèrent jour et nuit, ne sachant que faire.

Mais lui était heureux, n'étant parfois qu'à quelques centaines de kilomètres de son village. Mais cela, ils ne pouvaient pas le savoir. Un jour peut-être...

Il était passé par la Grèce (son rêve), y avait passé plusieurs semaines, puis avait repris son périple, non sans avoir fait des rencontres attachantes. Mais il fallait bien continuer.

Jour après jour, il se forgea une nouvelle personnalité, il n'était plus un gamin qu'on regardait ironiquement, mais un homme, un homme désormais sûr de lui, empli de convictions, celles de quelqu'un qui tend toujours sa main vers les autres, non pour mendier, mais pour aider, comme lors de son passage en Afrique.

– Quelle misère dans ces villages isolés de tout, comment peut-on en arriver là ? Que puis-je faire pour eux ? Quel monde injuste ! Et pourtant, ils ont toujours le sourire, semblent profiter de la vie, je les regarde et cela me réconforte, me pousse à avancer. Papa, Maman, je ne vous oublie pas vous savez.

Et comme il dit, Marc avança, monta même dans de vieux rafiots, y fit la plonge, récura les sols avec de vieilles serpillières trouées et sales, il payait ainsi ses traversées. C'est ainsi qu'il franchit l'Atlantique, atteignit l'Amérique du Sud, qu'il ne connaissait que par les livres et les photos. Jamais il n'aurait pensé aller aussi loin, découvrir d'autres civilisations, saccagées pour certaines

comme au Pérou. Un jour peut-être ses parents recevraient cette photo de lui, habillé en Inca, le bonnet de laine coloré lui retombant sur les oreilles...

Parfois, il se demandait où tout cela allait le mener, hésitant le soir, avant de s'endormir, entre continuer ce périple ou rentrer pour partager ce qu'il avait déjà connu. Il continua.

La quatrième année passa comme un supersonique.

Puis il retraversa l'océan en sens inverse, débarquant en Irlande (là, c'était juste pour le plaisir, pour la beauté, souffler un peu, reprendre des forces).

Il avait muri depuis son départ, vieilli aussi, les traits émâciés, les cheveux longs, des joues à la Gainsbourg, les ongles sales aussi (on ne se lave pas quand on veut lorsqu'on vagabonde comme cela!).

Traverser la Manche, retrouver le vieux continent, Anvers, Bruges, le nord de la France (en vitesse), l'Allemagne, l'Italie et ses tableaux de la Renaissance, descendre encore, retrouver la Grèce (son Amour).

On était en 1963, ce pays n'était plus celui de ses rêves d'enfant.

Il avait parcouru toute la misère du monde mais, comment, dans un pays aussi beau et autant chargé de culture, en était-on arrivé là ? Une dictature commençait à s'installer ! Alors, au contact de nouveaux amis, il décida, là encore, d'apporter son aide, aussi minime soit-elle. Il participa à des rencontres secrètes (par mesure de sécurité), aboutissant à l'organisation d'une manifestation pacifique sans précédent dans ce pays chargé d'histoire. On était le 27 mai 1963.

L'assassinat d'un député (médecin) qu'on chercha à transformer en accident, marqua la fin du voyage de Marc. Trop marqué par autant de violences, il décida de rentrer.

Cinq ans s'étaient écoulés, ses parents n'espéraient plus le revoir un jour.

– J'ai peur de mon retour, comment vont-ils réagir ? Sont-ils encore de ce monde ? Mais j'en ai assez de ce monde pourri, je vais rester dans mon coin et attendre...

Il regagna la France, retrouva son petit village, frappa à la porte... Ce fut, yeux ébahis, cris, pleurs, enlacements, la joie quoi, en quelque sorte...

– Où étais-tu, mon fils ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Il resta sans réponse.

Quelques années plus tard, il assista à la projection d'un film : « Z » (*zéta*/Il est vivant).

Trop de souvenirs lui remontèrent à la tête, il reprit son baluchon et on n'eut plus de nouvelles de lui... Est-il encore vivant ?...



LE BALCON SUR LA MER



Alain Levillain, *Ault*, 2009

À DEUX HEURES DU MATIN LE TÉLÉPHONE SONNA. Nous venions juste de nous coucher. « Laisse, dit ma femme, j'y vais. » J'avais un peu de mal avec le modernisme. Je ne m'étais pas fait au téléphone portable ni à tous ces appareils qui font de la musique et des images. Je n'avais même pas d'ordinateur à la maison, c'est dire. Ma femme cria : « C'est pour toi, c'est ton frère ». Je pris le temps d'allumer une cigarette. Il ne m'appelait pas souvent, Ethan, une fois l'an, pas plus, pour mon anniversaire. Et ça durait, il avait toujours quelque chose à me raconter. Mais cette nuit ? Ou alors il avait oublié le décalage horaire...

« Émilie... » me dit mon frère, il y eut un silence, « Émilie est morte, on l'enterre samedi ». Je réussis à demander qui l'avait prévenu et si c'était à Ault, car je savais qu'elle n'habitait plus la maison sur la falaise. C'était bien là. On échangea quelques mots, il s'excusa de m'avoir réveillé, il raccrocha.

Je pris une tasse sur l'égouttoir, ouvris le buffet et attrapai la bouteille de bourbon. Je remplis la tasse et j'éteignis. Par la baie vitrée, la nuit entraînait, tiède malgré la saison. Le halo du réverbère éclairait l'angle de la rue, l'entrée du parc Sierra de Alica où souvent, à la tombée du jour, nous aimions nous promener avec Matilda, jusqu'au kiosque. Nous attendions pour rentrer que la barre rouge du ciel glisse derrière l'ocre des toits et que la silhouette échevelée des yuccas joue aux ombres chinoises. Alors nous rentrions.

Émilie... La dernière fois que je l'avais vue, j'aurais voulu mourir. C'était juste avant mon départ pour le Mexique. Nous avions pris le sentier qui longe les falaises. Ses chiens couraient en tous sens, même le vieux Grasper dont le poil avait terni avec la maladie. Nous sommes descendus jusqu'au bois de Cise. Elle parlait beaucoup. Nous étions au printemps, le vent emportait ses paroles et ses rires. Un moment elle s'arrêta et me prit les mains. Les yeux profonds, les cils fins sur lesquels mon index trembla, la belle courbure du nez, la bouche un rien boudeuse, le menton volontaire, elle était tout ce que j'aimais. Elle avait défait son chignon et les boucles auburn s'agitaient au vent. Ma main se fit tendre contre sa joue, « Je peux t'embrasser ? » Elle se tut



quelques instants, me dévisageant comme si elle voulait graver mon visage dans sa mémoire. Puis nos lèvres se dévorèrent. Après, elle s'écarta, elle eut un sourire en passant le doigt sur ma bouche, « Ce sera ça, nos adieux » dit-elle. Et, me tournant brusquement le dos, elle remonta vers le plateau, les chiens à ses basques. Je vis les sternes au vol presque immobile traverser la barre du ciel au-dessus de sa silhouette qui s'en allait. Je savais que cette image demeurerait, une image faite pour l'hiver, pour les gris, pour l'hiver quand il tombe sur Ault et sur nos vies. Quand elle fut à trois ou quatre cents mètres et qu'elle fut si petite que je ne voyais plus que la tache blanche de sa robe, je criai son prénom. Le vent contraire rabattit sur moi le son de ma voix. Pourtant il me sembla qu'elle s'arrêtait. « Retourne-toi, pensai-je, je t'en prie, retourne-toi. » Alors le plus jeune des chiens redescendit la colline dans ma direction. Il courait avec fougue et ne se mit au pas qu'en arrivant sur moi. Il jappa deux fois. Je le caressai dans le cou, il me lécha la main comme il aimait. Et puis il repartit tranquillement. Je levai les yeux : la tache blanche là-haut basculait sur l'autre versant.

Je pris le vol de 6h25 à Zacatecas, je fis étape à Mexico et, le vendredi matin, j'étais à Charles de Gaulle. Mon frère avait proposé de passer me prendre mais je lui dis que j'avais une ou deux choses à faire à Paris.

Je remontai la rue Mouffetard, débouchai sur la petite place de la Contrescarpe, pris sur la droite la rue Lacépède. Rien n'avait changé. Je m'arrêtai devant le petit immeuble, au 43. Sur le rebord de la fenêtre, au rez-de-chaussée, miaulait un chat noir et blanc. La fenêtre s'entrebâilla, une voix enfantine l'encouragea, « Tsss! Tsss! Allez, viens! » Le chat disparut. C'était de petits rideaux en dentelle très ajourée. Je restai là immobile. Une main écarta le rideau et une fillette aux yeux clairs colla son nez au carreau. La bouche fit un halo car on était dans l'hiver, pas loin de zéro. De la main elle effaça la buée. Je vis ses boucles aux reflets roux. Elle fit alors une chose incompréhensible : elle me sourit et agita les doigts vers moi. Et le rideau retomba.

Il y avait beaucoup de monde au cimetière. Émilie était une enfant du pays mais surtout la presse locale avait titré sur l'étrange malédiction qui frappait la famille dont deux filles, déjà, étaient mortes, elles aussi en pleine jeunesse. Émilie avait fêté ses trente ans l'été dernier.

Quand je fus devant la fosse, une fleur à la main, je demeurai pétrifié. Je regardais le cercueil en contrebas déjà constellé de roses et je ne pouvais m'empêcher de repenser à cet après-midi de mai, il y avait dix ans de cela, où nous nous étions séparés. Ou plutôt qu'elle était partie, qu'elle avait choisi de partir, refusant comme toujours de s'expliquer. Un engourdissement me prit la nuque et me tomba dans le dos. Quelque chose de glacial, une ankylose. Charlotte fit les quelques mètres que mesurait le trou. Elle m'entoura de ses bras, m'embrassa sur le front. Elle me prit doucement la main et nous sortimes du cimetière.

Dans le premier café elle commanda deux alcools blancs. Elle sourit, elle avait dans le regard quelque chose d'Émilie, le grand ovale des yeux, plus nettement verts chez elle et empreints d'une lassitude qui me terrifia. Elle me dit qu'elles avaient acheté presque tous les livres que j'avais édités. Une fois Émilie lui avait dit « On pourrait croire que c'est lui qui les a écrits ».

« Est-ce que ça te ferait plaisir de revoir la maison ? » demanda-t-elle. Je savais qu'elles n'y habitaient plus depuis quelques années, à cause des risques d'éboulement. Il fallait maintenant démolir, elle venait de donner son accord. Mais elle avait encore les clefs.

Elle ouvrit les volets pour faire entrer un peu de clarté. La maison était vide, mis à part quelques cartons dans l'entrée. Elle prit quelque chose dans l'un d'eux. Je regardais la mer au loin et, sur le près, les rouleaux de la marée basse. « Jef, dit-elle, elle n'a jamais aimé que toi. » Elle s'approcha dans mon dos et posa la tête contre mon épaule. « Elle se savait... Tu comprends, cette maladie, on la connaît, elle ne se soigne pas. Moi aussi je... » Elle eut comme un sanglot dans la voix. « Elle n'a pas voulu vivre ça avec toi. »

Au loin la mer était grise et sale, presque immobile, et le ciel silencieux, que les mouettes avaient déserté. Quelque chose me happa le cœur, une mâchoire terrible, et la douleur fulgurante m'électrisa tout le corps. Je me mis à trembler.

« Elle a laissé ça pour toi... » Elle me tendit un gros cahier. La couverture portait en titre « Le balcon sur la mer ». Je reconnus son écriture. Je l'ouvris. « À Jef. » Elle avait noté en exergue : « *De quoi que soient faites nos âmes, la sienne et la mienne sont pareilles.* [E.B., *Les Hauts de Hurlevent*] »

Je lus :

### Chapitre 1

« Ce sera ça, nos adieux. » Il me dévisageait sans comprendre. Je pris son visage entre mes mains, je l'embrassai avec fièvre. Et brusquement je lui tournai le dos et m'enfuis. Je remontai la colline le long de la falaise. Les chiens bondissaient et jappaient à mes côtés. Je me sentis soudain si vide de tout, il m'aurait été doux de mourir...



## MON ÂME RUE ABEL LANCELOT

TOUT MONTATAIRE ÉTAIT LÀ. Je veux dire tous ceux qui l'avaient connu. Peu « de sa classe » comme il disait parce qu'il avait passé le cap des quatre-vingt-dix. Quelques copains d'atelier, les anciens combattants, la municipalité. Tout un groupe de la résidence. Henriette est venue me faire la bise, « T'as pas changé, tu sais. Sauf la barbe... » Elle et Angèle, on aurait dit deux sœurs. Quand je venais pour les vacances, rue Abel Lancelot, elle passait souvent l'après-midi boire un café et papoter. Je l'appelais Tante Yette. Elle me demanda encore : « Tu vas rester quelques jours ? » Pas sûr. Le travail.

D'ordinaire les enterrements sont plutôt sinistres mais là, c'est curieux, il régnait dans le cimetière une ferveur attendrie et paisible. Comme au terme d'une vie bien remplie. Le maire dit quelques mots sur le militant infatigable qu'avait été Joseph Weberg. L'explosion de 36, le tout jeune ouvrier chez Brissonneau, l'adhésion aux Jeunesses communistes. Le service militaire et la drôle de guerre, la rencontre avec Marcel Deneux, les balbutiements de la Résistance, le détachement Valmy et la clandestinité, l'arrestation fin septembre 42, la centrale d'Eysses, Royallieu et le convoi pour Dachau. Après, il avait été de toutes les luttes, même les plus incertaines, de tous les barouds d'honneur quand l'avenir industriel de la ville s'était dépiauté « sous les coups de butoir du patronat ». Le maire retrouvait les accents du tribun pour dénoncer le cynisme du « grand capital ». Je pensai : Il n'y a qu'ici que l'on peut encore prononcer ces mots sans que ça fasse désuet. Ah, son côté lutte des classes, drapeau rouge et manif, le grand-père n'en était pas peu fier !

Rue Abel Lancelot. Cela faisait un moment que je n'y avais pas mis les pieds.

Ce qui m'étonne, c'est de ne pas retrouver le débarras que j'ai connu ici. Même l'atelier du rez-de-chaussée a été rangé. Je suis sûr qu'il a fait graisser la dégauchisseuse. Le bois est soigneusement entreposé dans un coin. Le ménage a été fait, il ne traîne pas un copeau. Reste l'odeur chaude que je reconnaîtrais entre mille : celle du bois raboté. Je ferme les yeux. C'est pourtant celle du papier et de l'encre qui a empli ma vie. Après le départ de Laure, j'ai tâté de l'action culturelle avant d'entrer dans le monde de l'édition. Je me suis installé rue Notre-Dame-des-Victoires, à Montparnasse. J'ai vécu dès lors au milieu des livres, c'est-à-dire hors du monde. Oublié Montataire, les combats sociaux, la politique... Je leur ai préféré le silence ouaté, les repas distingués, les gens de qualité, les soirées brillantes...

Le notaire est debout pour me lire ça, avec ce sens très kitch des conventions sociales qui est le seul charme des notaires.

– ... et je ne veux pas que cette maison soit vendue. Si mon petit-fils ne souhaite pas la garder, je veux qu'il en fasse don à ...

Grand-père, qu'est-ce qui te prend ? Garder la maison, tu dis ça pour rire, c'est ça ? Mais il n'y a pas d'autre phrase après.

– Acceptez-vous les clauses de... ?

Je signe.

– Votre grand-père m'a aussi remis ceci à votre intention. Vous êtes... éditeur, je crois ? Il a tenu à préciser que c'était mal écrit mais que vous saviez lire... Il a dit textuellement : Il sait lire...

Il me tend un petit cartable bien esquiné. Manque une lanière et le cuir est salement râpé...

Le premier cahier démarre en septembre 1935. « Garage de l'Argilière. » Joseph vient d'entrer comme apprenti chez M. Berger. Il s'occupe des vélos, évoque « les chaînes à maillons plats ». Il va suivre des cours à l'école professionnelle de Creil. Une vingtaine de pages et on est à la grande manifestation du 4 mai 1936 : « On est tous descendus sur la place de la mairie. Il y avait un monde fou ». Les résultats qui arrivaient, bureau de vote par bureau de vote, confirmaient le raz-de-marée en faveur de Biondi. « Et quand M. Génie a annoncé le résultat définitif sur Montataire, on a tous entonné L'Internationale. Ce que c'était beau ! On s'embrassait. Je me suis promis de l'apprendre par cœur, au moins le premier couplet. »

Dans le cartable il y a une dizaine de cahiers. Je m'installe dans la cuisine. La fenêtre donne sur la petite cour intérieure. Je me sers un verre de vin.

Cahier n°2. « ... Dans cette usine on fabriquait les 2625 Messerschmitt. L'usine était souterraine. On travaillait au secret. D'ailleurs, le soir, on dormait sur place. Dans une partie du bâtiment les Allemands avaient entassé des châlits... » Joseph était soudeur. Il raconte les choses dérisoires qu'il fait « pour entretenir l'espoir », comme de ne pas chauffer suffisamment certaines « pastilles » sur les palonniers (ces pièces qui servent à faire osciller les ailes). Il dit aussi les exécutions sommaires, les privations, les coups. En mars 46, il raconte « les marches de la mort » jusqu'au camp de Donauworth. « On y arriva un dimanche vers cinq heures. Il tombait une sale pluie froide. » Mais les Américains sont là et c'est l'explosion de joie. « On a attrapé le premier soldat et on l'a lancé en l'air. Quand on l'a rattrapé, son casque est tombé et ses longs cheveux blonds se sont répandus sur ses épaules. C'était une femme ! De voir cette femme là, devant nous, au milieu de tous ces macchabées, avec ces odeurs de moisi, de pourri, de brûlé... » Il n'a pas terminé sa phrase... Fin du second cahier.

Il faut que je boive quelque chose. Tout ça me tourne dans la tête, ça fait une sacrée sarabande.

Tout un cahier sur l'Algérie. Papa y est allé. Juste avant son départ, maman et lui ont fait ce qu'il fallait pour moi... Grand-père raconte « les événements » depuis le gouvernement Guy Mollet qui pousse l'ALN à la lutte armée. Je l'entends encore dire : « Ah, les socialistes ! Les mêmes qui, douze ans plus tôt, prétendaient nous donner des leçons de Résistance ! » Les comités Audin, Henri Alleg et « La question »... Il raconte l'enterrement de Marcel, un gamin de la Cité Jules Uhry. « Pas facile de vivre avec tous ces morts, note-t-il en travers de la marge. Morts dans des combats plus que douteux : ignominieux ! » Le mot est souligné en rouge.

J'enchaîne les cahiers. Les amis, les naissances, les menus événements familiaux. Ce n'est pas bien écrit, c'est mieux que ça : je l'entends qui me parle à l'oreille.

Je croyais le trouver assagi après la retraite : la révolte toujours à fleur de peau. Il y a toute une page sur moi dans le cahier bleu. Je lui avais envoyé le premier livre que j'avais édité en 88,

typiquement Quartier latin : lèche et propre, « classieux ». Il a des mots gentils d'abord et puis il se lâche : « Pierre a laissé son âme en route. Je sais où. Il la retrouvera, j'en suis sûr ».

Laissé mon âme en route ?

Je me lève, le verre à la main. Je prends l'escalier qui mène aux chambres. La première à gauche était celle de grand-père. Sur la commode je retrouve les cadres et les photos : lui et Angèle, mes parents, moi et mon premier biclone, c'est grand-père qui me l'avait offert...

L'autre porte, c'était ma chambre. Petite bibliothèque. Mon peignoir est encore accroché. Tiens ! Le lit est fait. Un papier plié sur l'oreiller : « Il m'a dit de te mettre les draps bleus. C'est fait ». Signé Tante Yette.

Alors le portable sonne.

– Monsieur Weberg ? Où êtes-vous ? Votre rendez-vous est arrivé... Monsieur Weberg ?

– Catherine. Soyez gentille de m'excuser. Décommandez mes rendez-vous jusqu'à la fin de la semaine.

La secrétaire hésite :

– Tout va bien, monsieur Weberg ?

– Tout va bien. Je vais rester là... Je crois que je vais rester là.



L'ADIEU, VILLON

L'AN DIX-NEUF SUR LA FIN D'AUTOMNE, je, Roger Wallet, plumitif, frappé d'un blues qui m'aiguillonne à voir le mort saisir le vif avec le soin dissuasif des mignardises de cosaque, ai décidé, sentant la caque, de disposer de mon actif.

J'en ai trop vu, de mes amis, la fleur aux dents, l'âme légère, sûrs de leur force et sans soucis, prompts à remuer ciel et terre pour sauver un chat de gouttière ou un copain à la dérive, partir soudain pour l'autre rive sans crier gare, les faux frères!

Nous étions vingt, nous étions fous, à parler haut de nos révoltes, fumant la vie par les deux bouts, réinventant sous bonne escorte le monde ou presque ou peu importe. C'était pour dire « Nous voici! Nous sommes libres et promis à la gloire des avant-postes! »

Nous avons couru l'aventure jusqu'à plus soif, tout notre saoul, sans crainte des coups, des blessures, et raté quelques rendez-vous. Mais nos trente ans, au bord du trou, ont rabattu de leur superbe: celui que l'on couchait dans l'herbe était le tendre d'entre nous.

Nous avons appris ce qu'il faut savoir pour ce qui est de vivre, les départs, les retours, les mots qu'on tait et ceux qui vous font vivre, et qu'il faut peu pour qu'on s'enivre, un baiser, un sourire, un rien, près de soi le souffle au matin d'un amour frileux quand il givre.

Nous avons poussé sans frisson la porte de la soixantaine. C'est à peine si nos passions ont marqué, pour reprendre haleine, le pas avant cette incertaine entreprise que de passer sur l'autre versant de l'été et que la sagesse vous prenne.

J'écris, dehors le jour s'en va. C'est un samedi froid et triste d'après-fête où l'on ne sait pas, dans le silence épais, sinistre, ce qu'il reste sur le registre à écrire ou à raturer. Qu'on se soit ou non appliqué, la marge est surchargée de bistre.

Les vrais écrivains distingués ont l'âme en peine, un brin de spleen, un soupçon de rêves fanés, des nostalgies de crinoline. Moi, l'angoisse me dégouline le long du corps, le long du cœur. Je me sens poisseux tant j'ai peur. Le jour tranquillement décline.

Un mot me frappe ou un regard: de dos, dans un très vieux costume, une silhouette de hasard... Tout se souvient de qui nous fûmes. Et même si je m'accoutume à votre absence, ces temps-ci un grand vent d'hiver me transit. C'est ma jeunesse qu'on inhume.

Avant de passer l'arme à gauche et que la saison soit aux pleurs, je me risque dans cette ébauche d'adieu « anthume » un rien rieur et, n'en déplaie au fossoyeur, professionnel du funéraire, j'entends à tous mes légataires abandonner mes droits d'auteur.

Que la mort vienne à l'improviste ou que je l'aie guettée de loin, que je sois seul, simple touriste, dans une ville au mois de juin, ou en hiver parmi les miens, écoutant un bon vieux Trenet, je m'en fous mais que j'aimerais entendre la fin du refrain!

N'y voyez rien de capricieux: je ne veux pas que l'on m'enterre. La crémation me convient mieux, propre, rapide et sans manières. Et moi qui ne fréquentai guère les isoloirs électoraux, je mets ma voix sans trémolos au fond de l'urne cinéraire.

Ensuite enfouissez mes cendres dans le jardin, sous le pommier, où dort déjà ce chat si tendre que nous aimions. Riez, buvez à nos beaux jours, à ma santé, au temps qui vient des roses rouges, à la beauté de ce qui bouge et chantez comme en plein été.

Que sans retenue l'on entende la guitare et l'accordéon, l'orgue de verre, le jazz band, la sanza et le mirliton. Mais, s'il vous plaît, pas de clairon, d'harmonium ni de cor de chasse ! Même les restes mis en chasse, je tiens à ma réputation.

Quand chacun aura fait honneur à la table de la maîtresse de céans, que la bonne humeur aura dissipé la tristesse, qu'on écoute comme à confesse les items de ce testament. Ça ne prendra guère de temps, en tout cas moins qu'une grand-messe.

Premièrement, au nom du père, à Frédéric, Tom et Tristan, je laisse et qu'il reste prospère, ce patronyme patoisant. Il fut celui de paysans, de forgerons, de ravaudeuses, petites gens bien laborieuses, francs buveurs et libres-pensants.

Item au grand Bussy du Doubs qui n'eut de moi que cette absence, avant de se retrouver, doux !, laisse une image de l'enfance : sur mes épaules l'insouciance de ses quatre ans légers et gais, en marchant vers la rue Bossuet au pas calme des confidences.

Item à Bibi-les-bouquins qui m'illumina la trentaine, laisse quelques vieux calepins, quelques nouvelles incertaines, inachevées et raturées, griffonnées, oh ! si peu de chose ! Mais il saura s'y retrouver dans les dédales de ma prose.

Item à Kiki-les-fourneaux et à son lumineux sourire, laisse dans un petit dico les mots nécessaires pour vivre : ceux qui disent qu'il faut aimer la vie, aux gens ouvrir les bras, ne pas se tromper de combat et qu'il n'est rien après mourir.

Item à Zia la fidèle qui se rassasiait de pain dur, je laisse, quel régal, la moelle du plus long de mes deux fémurs. Item à Mousse le câlin, je laisse du mou à l'ancienne, restes de mes poumons un brin noircis au fumet de Craven.

C'est tout pour la gent animale. Passons à mes contemporains. Qu'on rassemble dans une malle mes vêtements et mes bouquins, mes crayons, tout le saint-frusquin. L'exécuteur testamentaire n'aura qu'à puiser sans manière mes legs dans ce foutu pétrin.

Item aux amis dont la route croisa la mienne un de ces jours, aux heures sombres où les doutes m'ont fait le cœur blessé et lourd, ou aux jours glorieux qu'on s'enivre lorsque chantent les lendemains, laisse mes chansons et mon rire, mauvais vers et rimes de rien.

Item à toutes mes picardes et solides fraternités qui se riaient de la camarade et buvaient sec à satiété, laisse les mots d'un dictionnaire amoureux de la Picardie, qui commence au A de Amis et finit au V de Vieux frères.

Item à tous ceux dont les mots m'ont fait voyager sous la lune, loin de chez moi, en hautes eaux, laisse en remerciement posthume un lot de stylos, porte-mine, crayons, ramette de papier, carnets A5 en moleskine... de quoi continuer à rêver.

Item à quelques-unes – celles, griffonnages de mes amours, près de qui se leva le jour, et jamais ne furent cruelles – laisse un sourire, une tendresse, quelque chose comme un chagrin d'amour et, fredonnée sans cesse, une chanson, couplets, refrain.

Item à celle en sa forêt près de qui je revins, l'automne, comme si n'avaient pas passé les années

et ce qui grisonne, laisse, tendres, de nos beaux jours, les mots d'une ancienne nouvelle, « Que reste-t-il de nos amours ». Fidèle, infidèle, fidèle.

Item à celle en bord de Loire qui m'emmena bien au-delà des mots dans lesquels on peut croire et de ceux qui n'existent pas, laisse un carnet aux pages blanches où elle posera ses mots, ses mains, les frissons de sa peau, sous le titre « Roger silence ».

Item à celle que ne vis qu'une fois, frêle silhouette, un samedi après-midi, et que dix fois crus reconnaître... Elle m'offrit ses mots complices, ses magnifiques crayonnés, de Nohant l'éternel été et de son cœur la belle esquisse.

À elle laisse mais celés, et d'elle seule décelables, quelques œillades déchirées et pour tout dire inavouables, des mots venus d'amitié tendre et tendrement entremêlés, en une façon de baiser sitôt donné, réduit en cendres.

Item à celle dont j'aurais tant voulu dire le sourire, le long du Rhin au mois de mai, ou en hiver quand le vent vire à l'est, au froid. Le cœur chavire dans une chambre sous les toits. Le fleuve passe, calme, en bas, et le cœur bat – comment le dire ?

Je n'aurai guère su trouver les mots, le moment ni la voix. À qui fait profession d'aimer, il n'est rien de plus maladroit. Item lui laisse, qui soit doux, du milieu de notre jeunesse, une chanson, un rendez-vous, le temps qui va sur nos caresses.

Voici, au moment de conclure, que me reviennent mes oublis, mes à-peu-près – que de ratures ! Pardonnez-moi, ô mes amis, toutes mes faiblesses d'écriture. J'ai vécu l'aventure comme j'ai pu, et qu'elle dure puisque bientôt renaît la vie...

Je clos ici mon testament. Tenez-moi lieu de notariat. Il y a des rires d'enfants, du soleil aux pattes des chats, de la chaleur dans votre voix, la vie douce qui se repose... Il y a beaucoup d'autres choses mais il n'y a rien au-delà.





SA DERNIÈRE LETTRE

JE VOIS LA RUELLE... LE SENTIER PLUTÔT... IL SERPENTE JUSQU'AU SOMMET, EMPLÂTRÉ DE BOUE. Tout en bas où les voitures respirent leur gazoil, des sirènes alertent de dangers tout proches. Une double voie s'étire en élastique.

J'ai sauté le fossé... non j'ai trébuché effrayée par le klaxon furieux d'une voiture lancée à toute allure. Qu'est-ce que je faisais au bord de cette avenue? En levant les yeux j'ai vu la jungle des baraques bancales qui s'empilent maladroitement.

Mes mains et mes genoux sont maculés de boue. De petits pétales de matricaires, des feuilles de trèfle s'y incrustent. Mes cheveux sont collés par la récente averse, mon dos trempé de sueur sous le sac à dos. Le tremblement des membres, le battement accéléré du cœur au moindre obstacle, la peur ne me quitte pas.

Depuis une semaine j'ai soumis mes semelles au rythme insatiable de marches dans la cité. À l'hôtel les lumières de la rue et les musiques nocturnes fracassent mes nuits. Je sue, je sue sans arrêt. La nuit dans un lit deux places des cauchemars m'éveillent suffocante, le matin après le café trop fort mon cœur s'affole et mes tempes s'inondent, et toute la journée j'arpente rues et avenues, places et promenades le corps trempé. Le papier de sa lettre peluche, l'encre s'efface et les coins s'enroulent. Elle est là dans ma poche comme une promesse.

Je monte en lacets; je trébuché et je glisse dans la glaise. Mes vêtements sentent la terre. En repoussant une mèche je me balafre de boue. Des gamins me doublent en riant. Je souffle fort et ils imitent mon pas empêtré et ma respiration. Je n'ai la force ni d'en sourire ni de les chasser.

Dès les premières baraques des parfums de poisson de coriandre et noix de coco m'apaisent. Je vois Grand-mère Maite son dos massif et ses mains rapides à occire les poissons frais, éplucher et trancher. Je respire comme un baume la noix de coco dont elle enduisait son corps et ses cheveux orange. Elle racontait dans sa langue chuintante des contes qu'Octavio mon grand frère écoutait sans jamais se lasser. Il parlait avec « Avó Maite » tandis que je répétais mes pas de danse, enfermée dans la chambre trop étroite de notre appartement parisien.

Bras tendue mains calées sur les genoux j'essaie de reprendre haleine. Pliées ainsi j'aperçois entre mes jambes la ville à l'envers tout enrubannée de fumées. J'entends encore les grondements des camions les sirènes et les sifflets, la stridence des freins et des cris mêlés.

Depuis une semaine je le cherche « le Français qui vit dans une favela ». La photo que j'ai emportée est ancienne et j'imagine qu'il a un peu changé. Mais quand même ce blond bouclé aux yeux saphir ne passe pas inaperçu! Sa beauté foudroie. Je râle après les passants qui tous me répondent d'une moue négative je bataille avec mes rudiments de brésilien je cajole des veilleurs de nuit j'éruce contre des commerçants je pleurniche devant les postes de police où je n'ose pas entrer. On me rudoie un peu, on me tourne le dos, on me tient des discours sans fin auxquels je ne comprends rien.

À l'angle d'une rue puante et d'une avenue de luxe je l'ai percuté. Teint mat et yeux jaunes de chat. J'agrippe mon sac. Il m'enlace et m'entraîne au milieu des passants. Une sirène tout près sature l'air ; il m'embrasse. Des pneus crissent. Il m'attire sous un porche et met son doigt sur ses lèvres « Chut ». Des policiers armés casqués nous frôlent pendant qu'il me serre et plaque sa bouche sur la mienne.

Le calme est revenu ou plutôt l'agitation habituelle nous ballotte et me rassure. Il me murmure « Si tu es la sœur du Français tu le trouveras là-haut » et il pointe son doigt vers cet empilement de tôles, de parpaings et de bois peints bariolés de l'autre côté de l'avenue. Je veux lui demander « Comment il va », « S'il a besoin de quelque chose » mais le matou s'est faufilé entre les corps qui se resserrent sur moi.

Je monte encore et suffoque. Des femmes, des hommes se taisent en me croisant. Une femme sur le pas de sa porte me sourit. La femme, belle, colorée, débordant d'un short vert me tend un verre d'eau.

Je maudis tout à coup mon obstination à ne pas entendre cette langue que Grand-mère Maite nous chantait. Elle m'avait dit « Si tu veux savoir d'où tu viens Hanna, il faut que tu acceptes cette langue que parlaient tes parents, que je parle et que parlaient tes arrière-grands-parents. » Je revendiquais ma francité en trépignant. Je hurlais que jamais je n'irais dans ce pays. J'étouffais du souvenir de ces deux corps désarticulés étendus devant la maison que Grand-mère avait lavés en répétant inlassablement « Maintenant ils ne souffrent plus ». J'étais si petite et papa et maman avaient disparu plus d'un mois pour revenir ainsi comme des chiens écrasés laissés sur la route. Octavio lui n'avait pas pleuré juste serré les poings. Grand-mère me berçait et chantait. Je me calmait tout doucement, les images de mes parents torturés s'effaçaient.

« Merci infiniment. » À ces mots le visage de la femme en short se brouille ; elle m'arrache le verre et crache par terre à quelques centimètres de mes chaussures boueuses. La tête me tourne un peu. Je m'assieds sur un bidon et je laisse couler mon corps larmes et sueur. Ma main fouille machinalement la poche où la lettre s'est pelotonnée.

*Ma petite sœur chérie,*

*je vais bien ne t'inquiète pas j'ai trouvé un business qui me rapporte bien. Les salauds qui ont massacré papa et maman doivent regretter de m'avoir épargné. Je te serre fort dans mes bras.*

*Danse, danse ma belle petite Française*

*Surtout ne viens pas*

Octavio, « si posé » disait Grand-mère, n'élevait jamais la voix, ne disait jamais un gros mot et faisait ses devoirs en silence sans rechigner. Et voilà qu'il me parle de business et de salauds.

J'ai mis des semaines à me décider. Si sûre de moi sur mes pointes, sur les plateaux et sous les projecteurs, je redoute les yeux posés sur moi et j'avance gauche dans cette ville où je suis née.

Tout en haut de cet amas de mesures peinturlurées entre les détritiques et sous un soleil de plomb je pose mon sac. Des jeunes hommes armés jusqu'aux dents, torse nu, m'interpellent. Mes jambes ne me portent plus je reste là à les regarder ; ils semblent immenses. La panique qui me serre le ventre depuis mon arrivée m'a quittée « Je suis la sœur du Français ». J'entends à peine le souffle de ma voix alors je répète « Octavio, Octavio ». Ni leurs fusils ni leurs yeux noirs de

violence ne m'effraient plus. Je sors la lettre et je la tends comme un laisser-passer. Je sais que c'est inutile qu'ils ne lisent pas le français mais je l'agite, je l'agite comme un drapeau, je l'agite tant qu'elle se déchire et s'éparpille.

Se faufilant entre les canons de leurs armes le garçon aux yeux jaunes s'avance. Il s'agenouille près de moi. Son ton est presque tendre mais il m'assène « Ton frère a joué avec le feu et il a perdu. Ici on vend et on achète c'est tout. Lui il voulait se battre. Les patrons n'aiment pas ça. Ele está morto. »

L'un des hommes au visage de dieu grec me soulève par un bras et me pousse vers le chemin que je viens de gravir. Le froid de son arme me glace la cuisse « Octavio está morto ».

Je ramasse les morceaux de la lettre et je les fourre dans ma poche.

La ville bourdonne encore. La mer est saphir. La nuit tombe et je ruisselle encore.



SILENCE

SILENCE

Sa dernière lettre, elle aimerait  
sa dernière lettre, elle voudrait sentir  
sa dernière lettre, elle aimerait parcourir  
sa dernière lettre, elle a tant cherché  
sa dernière lettre, sans doute quelque part  
juste un mot, un mot avant le départ  
juste un mot, un mot à se raccrocher  
juste un mot, juste avant l'adieu  
sa dernière lettre, elle imagine  
ses derniers mots de condamné à partir  
sa dernière lettre qu'elle pourrait pétrir  
sa dernière lettre qu'elle pourrait sentir,  
qu'elle pourrait tenir puis relire  
sa dernière lettre, elle imagine  
sa dernière lettre comme un adieu malgré lui  
sa dernière lettre comme un adieu à l'enfant chéri  
elle ne fait pas de cadeau la vie  
même pas une dernière lettre  
pas un mot  
un seul

LETTRE À FÉLICIE

MURIEL EST À LA CUISINE, ELLE A PROMIS AUX ENFANTS UN GÂTEAU AU CHOCOLAT pour le goûter et elle en est à l'instant délicat où il faut incorporer les blancs en neige. Le carillon de la porte d'entrée retentit, elle jure entre ses dents : ce n'est pas le moment.

– Justine?... Justine... ?

– Oui M'man, qu'est-ce qu'il y a ?

– Veux-tu aller voir qui a sonné à la porte s'il te plaît, j'ai du chocolat plein les mains !

– ...

– C'est un monsieur qui dit qu'il voudrait te parler.

– Fais-le entrer dans le salon, j'arrive.

Petite voix d'enfant, bruit de porte qui se referme, une voix d'homme, grave, pas précipités dans l'escalier, claquement de porte à l'étage...

Il est assis, les fesses posées sur le bord du canapé, le dos un peu voûté, les mains à plat sur les genoux, doigts entrecroisés. Il a plus de la soixantaine, peut-être soixante-dix ans. Il n'est pas très grand, un peu rondouillard, le visage aussi, a des cheveux drus coupé à la brosse. Des verres épais montés sur une monture en écaille cachent ses yeux, bleus, un peu caves et cernés. Il regarde par la porte-fenêtre qui donne sur le jardin en fleur. Après un printemps maussade et humide, juin semble annoncer enfin un été ensoleillé. Semble, car en matière de météo, rien n'est jamais sûr. Il attend, le regard dans le vague.

Muriel rentre dans le salon en ôtant son tablier. D'un geste machinal, elle passe une mèche de cheveux rebelle derrière son oreille gauche. En l'entendant arriver, il s'est levé et lui a tendu la main.

– Bonjour, je m'appelle Marc Songy.

Elle serre la main.

– Vous êtes bien Muriel Delpierre ?

Elle fronce légèrement les sourcils, elle ne connaît pas cet homme.

– Oui.

– Et vous êtes la petite-fille d'Yvette Mauert ?

– En effet, mais je ne vois pas...

– Veuillez excuser ma curiosité, c'est que je ne voudrais pas commettre d'erreur, c'est important.

– Ah! ? Qu'est-ce qui est important ?

Il lui adresse un geste d'apaisement.

– Avant de poursuivre, vous souvenez-vous si votre arrière-arrière-grand-mère maternelle s'appelait bien Félicie Loryol épouse Tissaud ?

Muriel ouvre de grands yeux.

– Mon arrière-arrière-grand-mère! ? Si vous êtes venu faire l'arbre généalogique de ma famille, vous allez être déçu parce que je n'ai pas connu mes grands-parents et encore moins leurs

ascendants. Mes parents n'ont jamais tenu en place et n'étaient pas portés à entretenir des liens familiaux resserrés avec qui que ce soit. Que désirez-vous exactement ?

– Je... Eh bien voilà, je viens d'un petit village lorrain où j'étais receveur des postes. Je suis retraité.

Il marque une pause, s'attendant sans doute à ce qu'elle lui demande quelques précisions. Comme elle ne dit rien, il continue.

– Il y a neuf mois environ, la poste a été livrée à la démolition ; le bâtiment était vieux et ne se prêtait plus aux conditions de travail actuelles, sans compter qu'il n'y avait plus assez d'activité pour maintenir en place un bureau de poste où plus personne ou presque ne se rend. L'administration centrale a décidé de vendre le terrain à un promoteur. Un jour, l'entreprise chargée de la démolition m'a téléphoné pour me dire que les ouvriers avaient trouvé une malle avec à l'intérieur d'anciens dossiers et un sac postal. Étant donné que j'avais été l'ancien receveur, ils avaient pensé que j'étais la personne la mieux indiquée pour prendre en charge ce legs inattendu. Les archives ne présentaient aucun intérêt, il s'agissait pour l'essentiel de bordereaux comptables à moitié effacés, de circulaires intérieures, de quelques lettres de réclamation : rien d'intéressant. Dans le sac postal, il y avait pas loin de deux cents lettres qui n'avaient jamais été expédiées ou distribuées. Pour la plupart, les adresses étaient effacées à cause de l'humidité ou la moisissure. En classant ce fatras, je suis tombé sur une enveloppe sur laquelle l'adresse était encore lisible, elle avait été écrite à la mine de plomb. Le papier était assez épais, jauni par les ans, saupoudré de taches de son. J'ai de suite compris que c'était une lettre datant de la Grande guerre. On pouvait encore lire au dos un nom et un régiment : Paul Tissaud, 121<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, sixième compagnie.

– J'imagine que des Paul Tissaud, il devait y en avoir plus d'un, remarque Muriel.

– C'est ce que je me suis dit. J'ai contacté les archives militaires. En fait, des Tissot « ot » il y en a eu plusieurs, mais avec « aud » à la fin, il n'y en a eu qu'un. Comme il fallait que je sois sûr, j'ai fait plusieurs recoupements à partir de différentes sources. J'ai retrouvé sa trace dans les registres d'un hôpital de campagne où il séjourna par deux fois, et aussi des bulletins de nomination à la Croix de guerre seconde classe, puis première classe. Tissaud avec « aud » est un patronyme très rare en réalité. Comme je suis un peu féru de généalogie, j'ai tenté de trouver sa descendance, ce qui ne fut pas une chose facile.

– Monsieur Songy, je crains que vous n'ayez fait ce déplacement pour rien. Ce soldat, à supposer qu'il s'agisse bien de mon arrière-arrière-grand-père, comme vous le supposez, que voulez-vous que j'en fasse ? Je ne sais même pas où sont enterrés mes grands-parents, alors vous pensez que mon arrière-arrière-grand-père...

Songy esquisse une moue de déception. Il avait espéré autre chose. Du jour où il avait découvert cette lettre, il n'avait vécu que pour cet instant de retrouvailles improbables. Il s'était imaginé, stupidement, que l'arrière-arrière-petite-fille de Paul Tissaud serait piquée de curiosité pour ce message venu du passé, qu'elle aurait été curieuse de lire quelques lignes écrites de la main d'un Poilu un siècle plus tôt. Mais à l'évidence, cela ne la touchait pas. Elle était indifférente, elle était comme elle avait décrit ses grands-parents et ses parents : sans attache pour le passé, coupée de toutes racines. Après une hésitation, il plonge une main dans la poche intérieure de sa veste et en sort

l'enveloppe dont il lui a parlé. Après tout, il a atteint son objectif. Il aura fait ce que tout postier, lorsque la Poste était encore Poste et Télécommunications, aurait fait à sa place. Il aura été jusqu'au bout de sa mission, il aura accompli la tâche qu'attendent tous ceux qui confient à cette noble institution un peu de leur âme jetée sur une feuille de papier soigneusement pliée et glissée dans une enveloppe qu'ils espèrent voir arriver à bon port. Il la tient un instant entre ses doigts comme s'il hésitait à s'en défaire avant de la tendre à la jeune femme qui reste immobile. Il la tend à bout de bras, elle a le regard posé sur ce rectangle de papier jauni qui tremble un peu entre les doigts du messenger improvisé. Alors, comme rien ne se passe, il la pose sur la table qui les sépare, soulagé d'avoir fait son devoir, mais déçu par l'absence de réaction chez cette jeune femme qui, à l'évidence, ne semble éprouver aucune curiosité. Il est reparti, les épaules un peu basses, et triste aussi. Il aurait aimé, non pas qu'elle la lise devant lui, mais au moins la voir prendre son passé à pleine main.

La lettre est restée posée sur la table tout l'après-midi sans qu'elle n'y pense plus. Lorsque les enfants lui demandent de les aider à faire un puzzle, l'ainée la pose machinalement sur le bord de la cheminée. Plus tard, alors que son mari est rentré du travail et qu'elle se prépare à son tour à partir, ils discutent de choses et d'autres : les courses à faire le lendemain, la petite à amener chez le médecin pour ses rappels de vaccins et aussi ne pas oublier de passer au Relais Colis pour récupérer la commande de la Redoute qui y est arrivée depuis déjà trois jours.

Joël fait le ménage, Muriel la lessive et le repassage. Il a trouvé l'enveloppe, la petite Justine a dit que c'était un monsieur qui l'avait apportée. Il a retourné le pli d'un côté puis de l'autre, l'a mis sur le bord de la table du salon en se disant qu'il demanderait plus tard à Muriel de quoi il retourne.

Les enfants font la sieste tandis que Muriel fait les comptes et que Joël s'active dans le jardin. Lorsqu'il rentre dans le salon, elle est assise dans un des deux fauteuils placés de part et d'autre de la cheminée. Elle semble désappointée. L'enveloppe est décachetée, Muriel tient entre ses mains quelques feuillets couverts d'une fine écriture tracée au crayon. Plus personne n'écrit au crayon, s'étonne-t-il. Elle semble plongée dans une grande perplexité, son visage est grave, ses yeux ont des éclats humides dans la lumière. Il s'approche d'elle.

– Un problème ?

Elle ne répond pas de suite.

– C'est quoi cette lettre ?

Elle a terminé de lire les quatre feuillets probablement arrachés d'un carnet. Quatre feuillets qui l'ont bouleversée et qui viennent de changer à jamais sa vie. Dans un geste presque douloureux, elle lui tend la liasse qu'il reçoit comme un sacrement.

– Tu crois qu'il va venir ?

– Je l'ai eu encore hier au téléphone, il m'a dit qu'il ne voudrait manquer ça pour rien au monde et qu'il était très touché que nous ayons pensé à lui. Il m'a dit que c'était une sorte d'accomplissement, une parole donnée qui aboutissait.

Muriel, sa sœur Francine, leurs parents, Josiane et Raymond et Joël et les enfants se sont

retrouvés dans la salle de l'unique café d'un petit village de l'Est de la France. Ils font figure de curiosité, assis autour d'une paire de tables qu'il a fallu assembler pour les accueillir. C'est le onze novembre, personne ne vient dans ce coin perdu de Lorraine à cette époque. Tous les villages aux alentours, dans la France toute entière, ont été décorés pour fêter l'armistice. La commémoration du centenaire. Cela fait un siècle tout juste que la grande boucherie s'est terminée. Il faut garder le souvenir des sacrifiés. Ce ne fut pas la dernière contrairement aux espoirs fondés par les survivants qui, dans la reddition imposée, plantèrent les germes du prochain conflit à venir, plus meurtrier encore, plus ignoble et plus inhumain que ce que l'on croyait avoir déjà vu. « *Plus jamais ça!* » avaient-ils crié, « *La der des ders!* », avaient-ils juré sur le sang des camarades tombés au champ de la folie des hommes. C'était oublier que les peuples ont hélas la mémoire courte.

En ce onze novembre on fête les héros de la Grande Guerre. Les maires et les anciens combattants, ceux de la Seconde Guerre Mondiale, parce que, de la Première, il n'en reste plus, vont se retrouver au pied des innombrables stèles qui portent les noms des fils de la Patrie tombés au Champ d'Honneur, pour ne pas dire au Champ d'Horreur, en oubliant tous les autres : hommes, femmes, enfants qui périrent dans le plus grand anonymat.

Ils n'iront pas se joindre à cette foule compassée, ils se tiendront à l'écart, à la lisière d'un bois dont les plus vieux arbres portent encore dans leurs fibres les stigmates des batailles dont ils furent les témoins silencieux. Les tranchées ont été depuis longtemps comblées mais l'acier meurtrier remonte encore à la surface des labours.

La sonnette de la porte du café retentit. Muriel se lève et va à la rencontre du nouvel arrivant. Ils se tiennent à un pas l'un de l'autre, ils sont émus de se voir. Elle s'approche de lui et l'embrasse chaleureusement.

– Marc!, je suis si heureuse que vous ayez pu venir nous retrouver. Sans vous...

– Vous êtes venue en famille ?

– Oui, il fallait que nous venions ici d'abord avant d'aller sur sa tombe, je voulais voir où cela s'était passé. Venez que je vous présente et prenez un café, nous avons encore un peu de temps devant nous.

Il est dix heures et demie. Ils ont garé les voitures en haut d'une petite butte qui domine les champs alentours, le long du chemin qui borde le bois au nom évocateur « bois de la cote 104 », qui fut pris, perdu puis repris plus de six fois au cours de combats acharnés lors de la retraite des troupes du Kaiser. Ils se sont enfoncés à travers le taillis dont le sol est recouvert d'un tapis de feuilles épais dans lequel les enfants donnent de grands coups de pieds en criant. Le soleil perce difficilement le brouillard matinal qui masque la lisière pourtant seulement distante d'une trentaine de mètres devant eux. Muriel regarde sa montre, dix heures vingt-cinq.

– C'est encore loin ?, demande-t-elle à Marc.

– La limite du bois est moins étendue qu'à l'époque, il doit falloir avancer d'au moins deux cents mètres à découvert encore jusqu'au pied de la colline. Le propriétaire du champ m'a fait un plan, il n'est plus très sûr du tracé exact, il a fait ça de mémoire, d'après ce que son père lui racontait quand il était gosse. Je me suis rendu à Vincennes, j'ai pu consulter des cartes de l'époque, ça se recoupe, on ne sera pas trop loin de l'endroit où ça s'est passé.



Il faut imaginer un groupe de sept adultes et de deux enfants qui s'avancent en plein milieu d'une plaine où le brouillard glisse par vagues successives sur des labours couverts de givre. Les derniers mètres sont difficiles à franchir, les bottes enfoncent dans la boue qui colle aux semelles en faisant de gros paquets. Marc examine son plan, essaie de se repérer, avise la limite fantomatique d'un bosquet sur sa droite, le pied d'un château d'eau dont le sommet disparaît dans la brume, croise les lignes de fuite, ordonne d'avancer d'une dizaine de mètres sur la gauche, de progresser vers le nord-est de quelques pas, et, lorsqu'il en est certain, il déclare qu'ils sont arrivés. Huit silhouettes se tiennent au milieu de nulle part, il est dix heures cinquante-trois, ils sont à l'heure. Muriel regarde autour d'elle : alors ça ressemblait donc à ça ? Un champ de boue qui s'étendait à l'infini, plus vérolé de trous d'obus que la surface de la Lune, scarifié à coups de tranchées, hérissé de herses et de barbelés, rougi de sang et engraisé d'un nombre incalculable de corps déchiquetés et éparpillés. Aujourd'hui, le silence et la sérénité des lieux, qui semblent avoir existé de tout temps, ignorent le sifflement des marmites, des bombes, des balles, le crissement de l'acier dans les chairs et la terre, le souffle des explosions, l'odeur des gaz et de la putréfaction, les cris de rage, les hurlements de peur, les hennissements des chevaux terrorisés gisant dans leurs tripes, les râles et les prières des hommes agonisants qui les peuplèrent un siècle plus tôt. Échos d'une guerre où la Mort elle-même, repue et obèse de tant de morts, en eut le cœur au bord des lèvres d'avoir trop festoyé, et décida de faire une pause un onze novembre. C'en était trop, même pour elle.

Muriel regarde une dernière fois sa montre : dix heures cinquante-huit. Elle sort de sa poche l'enveloppe que Marc lui a apportée au début de l'été. L'émotion lui serre la gorge. Justine et sa sœur se sont approchées d'elle et lui ont tendu un petit bouquet de fleurs que leur père a apporté. Elle les regarde avec tendresse. Il, cet inconnu qui fut leur aïeul, serait probablement heureux et fier de les voir tous là, petite-fille, arrière-petites-filles et arrière-arrière-petites-filles, de ne pas avoir été oublié si vite. Muriel s'accroupit et plante le bouquet dans la terre, elle pose une main sur le sol humide et froid comme si elle cherchait un contact. La pensée que la vie de Paul Tissaud, inconnu d'elle depuis toujours, son arrière-arrière-grand-père, venait de s'arrêter à cette heure précise un siècle plus tôt la remplissait d'une tristesse infinie. Deux minutes avant la dépose des armes, il mourut parce qu'un ennemi, ignorant que l'Armistice avait été signé à l'aube, l'ayant dans sa ligne de mire, avait fait feu, le tuant net. D'une voix un peu tremblante, elle lui adresse quelques mots en lui montrant la lettre.

Les mêmes, au pied d'une tombe posée de guingois sur le sol, à l'écart des monuments funéraires rutilants de marbre gris ou rose moucheté, polis comme des miroirs. La dalle, un calcaire devenu sale, usé par la pluie, rongé par le gel et cuit par endroit par le soleil, est parée de rosaces de lichens gris-bleu et verts. Il y a longtemps que plus personne n'est venu sur cette tombe. Vertus du bail emphytéotique qui les préserve de la fosse anonyme. C'est avec peine que l'on peut encore lire, gravé en creux, « Félicie Loryol épouse Tissaud 1891-1947 ». Ils l'entourent donc, ils sont venus pour clore le chapitre de deux vies brisées. Muriel s'est découvert un arrière-arrière-grand-père, la voilà devant une arrière-arrière-grand-mère à laquelle elle n'avait jamais eu l'idée de songer. Avec cette lettre, sa vie a pris tout à coup une épaisseur dans le temps. Elle a renoué avec l'interminable lignée qui conduit jusqu'à elle. De la même manière que ses deux filles lui avaient

donné un bouquet de fleurs la veille, elle a posé le même sur cette tombe qu'elle découvre. Et de la même façon qu'elle avait tenu entre ses doigts la lettre que lui avait confiée Marc Songy, elle la serre entre ses doigts ce matin ; à la même heure, à dix heures cinquante-huit précises, c'est un symbole qu'elle a voulu respecter. Les feuillets tremblent un peu entre ses mains. Elle s'éclaircit un peu la voix, tous la regardent, elle lit :

8 novembre 1918

*Ma douce Félicie*

*Le courrier passe mal depuis quelque temps. J'ai bien reçu ton dernier colis, celui que tu as posté le mois dernier. Merci pour les gants et le cache-nez en laine, la pluie tombe plus que jamais et nous pataugeons dans la boue avec les rats. Le vent s'est mis au nord, il fait froid, ça gèle la nuit.*

*Hier, nous avons, une fois de plus lancé une attaque contre les boches qui tiennent bon la cote 104. Je ne sais pas comment ils font pour résister au pilonnage de notre artillerie. Bêru et Frizon sont portés disparus, je les ai vus emportés par un coup d'obus : ils étaient là pas très loin de moi, il y a eu un éclair et puis, juste après, un trou à leur place. Je les aimais comme des frères. Au moins pour eux, c'est terminé, ils n'ont pas eu le temps de souffrir. C'est bien comme ça. Si je dois partir, je voudrais que ce soit pareil. Truchaud a salement dérouillé, il a perdu une jambe. Par quelle chance je m'en suis sorti indemne ? Je n'en sais rien. Les nuits sont toujours aussi angoissantes. On craint toujours que des sapeurs fassent sauter notre poste d'observation, il y a aussi les tirs de mortier. Heureusement que les boches n'ont plus de gaz.*

*Après-demain, on doit donner un énième assaut. La compagnie a reçu des nouvelles recrues, des jeunots qui ont encore du duvet au menton. Je préfère ne pas leur parler. Je ne suis pas sûr de les revoir, alors... Ils doivent partir en première ligne, ils font les fiers, mais leurs yeux ne trompent pas : ils sont morts de trouille. Je le vois bien. Je les plains. Bien que je ne croie plus en rien depuis longtemps, on a connu trop de malheurs et d'injustices pour imaginer encore qu'il y a un Bon Dieu, je vais quand même prier pour eux, même si là-haut, il y a longtemps qu'Il ne nous écoute plus. Le Haut Commandement a décidé que nous devons reprendre cette colline où nous avons tué autant d'Allemands qu'eux des nôtres. Une question d'honneur. Tant de sang et de souffrances pour une colline où plus un arbre ne tient debout et où la roche n'en peut plus d'être pulvérisée. Ça sert à quoi ? Évidemment, je suis pas stratège et je ne connais pas tout de ce qui se passe sur ce front, mais aller se faire tuer alors que le bruit circule depuis quelques jours que les boches sont à bout et qu'ils seraient prêts à capituler à ce qu'il paraît. C'est une question d'heures, de quelques jours tout au plus. Alors, bien sûr, on n'est pas trop chauds pour aller se faire dézinguer à quelques heures d'un armistice. Mais on a pas le choix parce que si c'est pas un Allemand qui nous tue ce sera le peloton, et ça, ce serait pire que tout. Faudrait vraiment que ça s'arrête, nous sommes épuisés, vidés : des morts-vivants à l'assaut de la mort ! Chacun attend son heure en se disant que si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera peut-être la prochaine, c'est ça qui est terrible. S'il le faut, oui, on tiendra : pour tous les copains qui sont tombés avant toute chose. Aucun d'entre nous ne voudrait qu'ils soient morts pour rien. Mais combien de temps encore ? Et tout ça pour quoi ?*

*Toutes les nuits, je pense à toi. Je voudrais pouvoir te serrer dans mes bras, sentir ton parfum*

*dans ton cou, passer mes mains dans tes jolis cheveux, caresser ton corps... Hier, tu vas rire, je me suis dit que si je m'en sors, il faudrait qu'on se remarie en faisant une grande fête. Et puis, après, nous partirions en voyage de noce au bord de la mer avec les enfants pendant un an au moins. Je voudrais qu'on recommence tout, qu'il n'y ait pas eu cette foutue guerre, qu'il fasse toujours soleil et que nous n'ayons plus jamais ni froid ni faim. Qu'on s'aime.*

*J'espère que ma prochaine lettre sera pour te dire que nous nous retrouverons bientôt pour toujours. J'ai hâte de vous serrer dans mes bras.*

*Ton Paul qui t'aime tendrement. Embrasse très fort les enfants.*



JEU DE MOTS, JEU DE VILAIN

MONSIEUR LE BAILLER,

Chaque mois, vos services m'adressent une quittance du loyer en orthographiant mon nom de façon erronée.

Le bail comportait déjà cette erreur. Ne l'ayant relevée qu'après la signature et l'ayant produit en qualité de justificatif de domicile, s'en est suivie une série d'erreurs dans les documents administratifs basés sur ce document *souche*: l'agence d'intérim qui m'emploie, mon fournisseur d'accès internet, l'assurance, etc.

J'ai téléphoné à votre agence pour repreciser l'orthographe de mon nom: le dernière lettre n'est pas un **E** mais bien un **T**.

Au bout du fil, l'un de vos collaborateurs, un certain Richard, sur un ton décontracté m'a quelque peu blaguée, affirmé qu'il s'agissait d'un détail et qu'il allait procéder aux rectifications nécessaires. J'indique au passage qu'il n'est pas dans mes habitudes de blaguer avec des inconnus, aussi suis-je restée insensible à ce qui lui semblait visiblement relever de l'humour et qui pour moi ne témoignait que d'un accès de familiarité ce dont je ne suis pas friande.

Quant au détail dont ce Richard qualifiait l'erreur, je vous laisse apprécier la formule qui fait référence à de bien dramatiques événements et la gravité de la faute pour un employé supposé établir des actes administratifs officiels.

Deux mois ont passé et l'erreur a perduré.

Ne souhaitant pas être à nouveau soumise aux foudres comiques de votre collaborateur j'ai envoyé un courrier.

En retour j'ai reçu un appel sur mon répondeur téléphonique. Votre Richard contenant difficilement un fou rire potache me jurait qu'il avait modifié mon nom dans la base et que l'erreur ne devrait plus se reproduire. Il terminait en susurrant qu'il s'excusait. Je vous invite, Monsieur Le Bailleur, à rappeler les codes élémentaires de la politesse à votre personnel et à faire copier cent fois à ce Richard qu'*on se s'excuse pas* mais qu'*on présente des excuses* qui sont acceptées (ou pas) par la victime de l'offense. En l'espèce, si j'avais été sollicitée, je n'aurais pas accédé à la demande dudit Richard.

La base, conformément aux engagements de votre Richard, a bien été modifiée puisque le mois suivant, le **E** avait bien été remplacé par un **T**.

Mais la base avait, elle-même je le suppose, produit une nouvelle erreur! Le **M** avait été doublé!!

La colère puis l'exaspération m'ont envahie. Pourquoi votre Richard s'obstinait-il à orthographier mon nom de façon erronée?

Pour seule réponse je n'ai trouvé qu'une envie irrésistible et enfantine de s'amuser : votre Richard découvrait le jeu avec les mots et que celui qui lui procurait ses fous rires du moment, et se trouvait phonétiquement être mon nom de famille, comptait un double **M**. Eureka !

Votre Richard n'est en fait qu'un enfant, au pire un potache. Aussi ai-je choisi de l'encourager, nourrissant par ailleurs l'espoir pour votre société qu'il pourra progresser et, qui sait, peut-être un jour faire le distinguo entre son appétit pour les jeux de mots et la rigueur orthographique exigée dans les postes administratifs.

Espérant que cette dernière lettre\* pourra permettre de régulariser définitivement la situation, je vous prie de recevoir mes salutations distinguées.

Marie-Angélique LACOMERT

\* J'envisage ensuite un recours auprès du Défenseur des Droits.

PS: le jeu de Scrabble joint est à offrir de ma part à Rychaart.

